



JULIE DELFOUR

## Le Troisième Animal

Naissance de la Bête noire

De Natura Rerum  
klincksieck



Julie Delfour

# Le Troisième Animal

Naissance de la Bête noire

*Illustrations de l'auteur*

Klincksieck

DE NATVRA RERVM  
*collection dirigée*  
*par*  
*Xavier Carteret et Patrick Reumaux*

© Klincksieck 2021  
isbn 978-2-252-04528-2

## Premiers voyages aux marges du monde

### *Nouveaux mondes et nouveaux monstres*

Les nouveaux mondes :  
premiers pas en Terre inconnue

La mer... redoutée, redoutable, fascinante... Si intrépides et téméraires soient-ils, les premiers voyageurs craignent de quitter la terre pour affronter cet élément souvent synonyme d'aller sans retour. Dans l'Antiquité grecque, il leur faut braver les tempêtes, dompter les éléments déchaînés, maîtriser la colère du *Pontos*, puissance primordiale de la haute mer, espace inquiétant et mouvant, sans aucun repère. Le *Pontos* matérialise un milieu impossible à traverser, un mur liquide sur lequel les navires tracent une porte dont les contours s'effacent aussitôt après leur passage. À l'opposé, le *Poros* est le chemin que le navigateur doit se frayer seul, anticipant les vagues, déjouant la force du vent, prévoyant les bourrasques, attentif et vigilant jusque dans les volutes impénétrables du brouillard marin. Il s'agit de dompter

l'instable et de suivre la route vers laquelle pointe le doigt d'Athéna à travers le brouillard et le chaos ambiant.

Dans les contrées inhospitalières, étrangères et lointaines, plus rien ne ressemble à ce que l'on connaît. Frontières, temps, espace : tout semble se distendre et se dilater. Dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les navires s'aventurent toujours plus loin et les distances n'en finissent pas de s'étirer. Sans cesse s'ouvrent de nouveaux horizons, sous les regards médusés de ceux qui en rêvaient. Le monde déborde du cadre et les anciens repères volent en éclats. Les voyageurs abusent de superlatifs et d'exagérations pour décrire ce qu'ils voient, tel Rubrouck évoquant « trente journées d'étendue, sans forêt, ni montagne, ni rocher, sans voir une âme vivante, ne voyant que le ciel et la terre<sup>1</sup> ».

Face au singulier, les explorateurs se trouvent pris entre inquiétude et curiosité. La nouveauté, sa démesure et le choc de la rencontre avec l'inconnu provoquent deux réactions contradictoires. D'un côté l'angoisse profonde, de l'autre la fascination émerveillée. L'angoisse est insidieuse et se traduit par un sentiment d'isolement dans un environnement étrange et inquiétant. Les membres d'expéditions souffrent de la solitude. Séparés de leur terre comme de leurs familles dont ils ne peuvent espérer aucune nouvelle, ils éprouvent de la nostalgie et craignent de ne jamais rentrer au port.

1. MOLLAT DU JOURDAIN, 2005. Les citations qui suivent sont issues du même ouvrage.

Magellan évoque cette « anxiété du retour » en soulignant que « tous n’avaient pas la chance de revenir »...

Face à l’inconnu, les émotions se bousculent, teintant de craintes l’appel du large. Les esprits et les cœurs balancent entre l’attrait du voyage et l’inquiétude qu’il suscite. Magellan exige de ses hommes que « tous se confessent et reçoivent le corps de Notre Seigneur comme de bons chrétiens ». Les mondes inconnus se trouvant « hors chrétienté », il convient de faire appel à la miséricorde divine, seule en mesure d’apaiser la fureur des éléments. Pourtant, quelles que soient les difficultés du voyage, le désir de conquête prédomine et s’impose. Les explorateurs veulent annexer de nouveaux espaces et s’émerveiller devant leurs formes, leurs couleurs et leurs habitants. Observer l’inconnu, saisir l’étrange et son essence, valent bien toutes les épreuves.

Les nouveaux monstres :  
rencontre avec la faune claire-obscur

Cet univers si étranger au nôtre aiguise notre curiosité au moins autant que notre peur de l’inconnu. Cependant, qu’il soit question du lion dans les déserts ou de la baleine au fond des mers, les animaux sauvages rencontrés en chemin incarnent les dangers de l’espace traversé ; l’ailleurs que l’on redoute et que l’on craint tout en le recherchant avec obstination. Cette faune éloignée du monde des hommes, la moins maîtrisable et par conséquent la plus menaçante, est aussi la plus représentée dans les bestiaires et les histoires





naturelles. Paradoxalement, les bêtes les moins connues, la plupart du temps invisibles, tapies dans les replis les plus inaccessibles, sont aussi les plus décrites. Objets de nos plus noirs fantasmes, elles ne lassent pas de stimuler notre imaginaire.

L'éloignement et l'invisibilité semblent délier les langues et déchaîner les plumes ! Mais rares sont ceux, parmi ceux qui en parlent, à avoir réellement approché ces fauves. Les descriptions qu'on en donne ne sont souvent que des déformations de ce qu'on a aperçu – ou cru apercevoir. Se déploie alors, sous la plume des naturalistes, un cortège d'animaux « revus et corrigés » et de monstres improbables. Ce savant mélange entre réel et merveilleux va être colporté au fil des textes et des enluminures, des rééditions et autres réécritures.

Les naturalistes sont souvent les seuls capables de témoigner de l'existence d'espèces que personne avant eux n'avait aperçues. On attend d'eux qu'ils racontent l'étrange, le rare ou l'effrayant dont le public est friand. Cette forme de toute-puissance du premier regard en pousse bon nombre – qui aurait alors pu vérifier ? – à truffier leurs récits de créatures fantastiques à mi-chemin entre réel et imaginaire. Ils peuplent les pays lointains de « monstres » qui n'ont de monstrueux que leur étrangeté pour un œil humain les apercevant pour la première fois. Le monstrueux, c'est ce qui est Autre, radicalement différent de ce que nous avons l'habitude de voir et qui, pour cette unique raison, nous inquiète et nous fascine en même temps.

## L'ombre de la forêt : angoisses identitaires et frontalières

Si la forêt est plus proche de nous, plus palpable que la haute mer, elle n'en demeure pas moins angoissante. Comme elle, c'est une « étendue chaotique où chaque traversée prend la forme d'un franchissement à travers une région inconnue et toujours méconnaissable, règne sans fin de la mouvance pure<sup>2</sup> ». Comme elle, elle est mobile et polymorphe. Comme elle, elle dissimule en son sein une cohorte de créatures aussi étranges que dangereuses, une faune sauvage carnivore menaçant tout homme qui, se perdant dans l'immensité verte, se trouve nez à nez avec elle. Comme elle, elle doit par conséquent être maîtrisée et domptée.

Une frontière invisible est tracée entre l'espace de la cité et celui de la forêt. La bordure boisée des forêts (*res nullius*) symbolise la limite de l'espace civilisé (*res publica*). En Europe au XIII<sup>e</sup> siècle, la forêt est partout présente, sylvie impénétrable seulement trouée de quelques clairières cultivées. L'étrangeté n'est plus seulement lointaine, elle est juste derrière la porte et ouvre un abîme de désordre et d'ambivalences. Les hommes qui s'y risquent se perdent dans ses couloirs et courent de grands dangers. Ils sont la proie des habitants de l'ombre ; des bannis du monde civilisé : fugitifs, ermites, truands, monstres et hommes sauvages se nourrissant de chair crue... Pour le coureur des

2. DETIENNE et VERNANT, 1974.

bois, l'exploration d'une forêt ressemble fort à une épreuve initiatique. S'il décide d'y pénétrer, il sait qu'il risque de s'y perdre autant que de s'y trouver.

S'aventurer en forêt, même à quelques pas de chez soi, est donc un acte presque aussi dangereux que de s'embarquer vers d'exotiques destinations ! Comme la pleine mer pour le navigateur, la forêt est la version terrestre du cœur agité des tempêtes, où la peur serre le ventre et où l'isolement fait éprouver les affres de la solitude. Opposée au *domus* rassurant, la *silva* antique représente un espace incertain et mouvant. Notons que le latin *silva* est la racine commune des mots « sauvage » et « forêt », ce dernier étant également décliné de *foresta* qui signifie « dehors ». Le Sauvage semble donc se définir indépendamment de toute organisation contrôlée – hors des cadres établis. Dans les lieux sauvages règne le désordre, ou plutôt un ordre autre, un ordre improvisé, instauré et régi par des créatures marginales.

### *L'âge d'homme*

L'homme, qui ne tolère pas ce désordre, entend refouler le Sauvage en séparant distinctement Nature et Culture. La forêt apparaissant moins comme un espace d'initiation que comme un lieu de perte, où les frontières menacent d'être remises en question par les bêtes sauvages, la séparation des espaces devient primordiale, avec un *en dedans* (lieu d'humanité, de culture, de civilisation) et un *en dehors*.